



BRILL

Essai de déchiffrement des inscriptions de Deir 'Alla

Author(s): A. Van Den Branden

Source: *Vetus Testamentum*, Apr., 1965, Vol. 15, Fasc. 2 (Apr., 1965), pp. 129-152

Published by: Brill

Stable URL: <http://www.jstor.com/stable/1516724>

JSTOR is a not-for-profit service that helps scholars, researchers, and students discover, use, and build upon a wide range of content in a trusted digital archive. We use information technology and tools to increase productivity and facilitate new forms of scholarship. For more information about JSTOR, please contact support@jstor.org.

Your use of the JSTOR archive indicates your acceptance of the Terms & Conditions of Use, available at <https://about.jstor.org/terms>



JSTOR

Brill is collaborating with JSTOR to digitize, preserve and extend access to *Vetus Testamentum*

ESSAI DE DÉCHIFFREMENT DES INSCRIPTIONS DE DEIR 'ALLA

PAR

A. VAN DEN BRANDEN

Beyrouth

I. INTRODUCTION

Durant la dernière campagne de fouilles à Deir 'Alla en Jordanie, faite par une mission hollandaise sous la direction de H. J. FRANKEN, les fouilleurs ont trouvé dans les chambres numérotées IX et X du temple, onze tablettes dont trois sont couvertes d'une écriture inconnue jusqu'à présent. Les huit autres tablettes sont anépigraphes, mais portent sur leur surface un certain nombre de points. Ces tablettes ont été publiées par M. FRANKEN dans *Vetus Testamentum*, XIV (1964), p. 377 ss. et p. 417 ss.

Pendant son brève séjour à Beyrouth, le prof. DE BOER de Leiden a bien voulu nous honorer d'une visite. C'est durant cet entretien qu'il a attiré notre attention sur ces tablettes et il nous a demandé de bien vouloir lui rédiger une note concernant la nature possible de cette nouvelle écriture. Nous nous rendions bien compte que ce serait une gageure de vouloir déchiffrer une nouvelle écriture dont on ne possède que trois inscriptions et dont seulement deux se trouvent en bon état. Néanmoins, nous lui avons promis d'examiner ces textes. Cet article est donc la „note” que le sympathique professeur de Leiden nous a demandée. Avons-nous réussi à déchiffrer cette écriture? Consules videant! Nous le pensons, mais nous nous sommes également rendu compte que le dernier mot n'en est pas encore dit.

II. L'ÉCRITURE

Un premier regard sur cette écriture donne l'impression qu'on a affaire à un mélange de lettres protosinaïtiques, arabes préislamiques et phéniciennes. Le nombre de signes différentes s'élève à 25. Il est donc pratiquement sûr qu'on est en présence d'une écriture alphabétique. M. FRANKEN l'a déjà signalé ¹⁾. Cette constatation nous per-

¹⁾ H. J. FRANKEN, „Clay Tablets from Deir 'Alla, Jordan,” dans *V.T.*, XIV (1964), p. 379.

met de formuler deux hypothèses. Ou bien cette écriture est une écriture hybride composée d'éléments empruntés aux trois alphabets signalés. Ou bien, nous avons affaire à un alphabet représentant un stade intermédiaire entre le protosinaïtique et les alphabets arabes et phénicien.

La première hypothèse semble bien devoir être abandonnée. En effet, si le scribe de Deir 'Alla avait connu les trois alphabets mentionnés, il aurait certainement choisi un de ces trois pour rédiger son texte. D'autre part, il est plus que probable qu'à l'époque de la rédaction de nos textes — ils sont datés de la fin du treizième — début du douzième siècles avant notre ère ¹⁾ — aucun de ces alphabets n'existait dans la forme où nous les connaissons maintenant. En effet, entre 1500-1400 avant J.C., l'alphabet protosinaïtique avait déjà disparu. Le plus ancien texte en écriture phénicienne ne semble pas dater d'avant le Xe siècle ²⁾, et quant à la date des plus anciennes inscriptions arabes, elle est fort discutée ³⁾.

III. MÉTHODE DE RECHERCHE

Nous allons donc baser nos recherches sur la seconde hypothèse. Mais avant de s'attaquer à l'identification des signes et au déchiffrement des textes, il y a un certain nombre de problèmes à résoudre. Et c'est d'abord la question de la langue. Si les textes à déchiffrer ont été trouvés dans un lieu habituellement habité par des Sémites, il est probable qu'on ait affaire à une langue sémitique. Le fait que l'alphabet des textes donnés est constitué de 22 ou de plus de 22 signes différents, mais ne dépassant pas les 30, permet généralement de classer cette langue dans un des deux groupes des langues sémitiques. Ces critères ne sont pas absolus, mais ils peuvent servir d'hypothèse de travail.

D'autre part, il faut résoudre la question de la direction de l'écriture. Le tracé des signes et le fait que le sémite écrit de préférence de droite à gauche peuvent en donner la solution. Ce dernier principe est assez important, car il arrive, comme c'est le cas avec nos inscriptions, que l'éditeur publie les textes à l'envers, ce qui donne, vu la direction des signes, une lecture de gauche à droite. Alors une traduction serait pratiquement impossible, car le déchiffreur commencera sa lecture par la dernière ligne de son inscription.

¹⁾ FRANKEN dans *V.T.*, 1964, p. 378.

²⁾ Cf. W. F. ALBRIGHT, *L'archéologie de la Palestine*, Paris, 1955, p. 205.

³⁾ Cf. le dernier paragraphe de notre article.

Pour l'identification des signes dans notre cas particulier nous ne devons pas oublier qu'entre le dernier texte tracé en écriture protosinaïtique et nos inscriptions, il y a un laps de temps d'environ deux ou trois siècles selon l'estimation commune ¹⁾ et entre les inscriptions de Deir 'Alla et l'alphabet phénicien il y en a autant, tandis qu'il faut compter environ quatre siècles entre nos textes et les plus anciennes inscriptions nord-arabes, le thamoudéen et le dedanite ²⁾. Il faudrait donc tenir compte du fait que deux à trois siècles peuvent affecter les signes de telle façon que le prototype n'en soit plus reconnaissable. D'autres facteurs que la simple évolution peuvent jouer un rôle dans le changement du signe, comme par exemple le souci d'éviter la confusion entre deux ou plusieurs symboles, la tendance vers le cursif etc.

Comme nous l'avons dit, nous partons de l'hypothèse que l'alphabet de Deir 'Alla représente un stade d'évolution de l'alphabet protosinaïtique. Nous prenons comme seconde hypothèse que de cet alphabet sont issus les alphabets nord-arabes.

Donc, pour identifier les signes, il faut recourir à la méthode de paléographie comparée, se référer non seulement au protosinaïtique, mais aussi aux alphabets arabes. Ce recours aux alphabets arabes nous semble légitime, car nous avons constaté que certains signes caractéristiques de l'alphabet de Deir 'Alla sont maintenus dans les alphabets arabes qui étaient en usage dans les régions les plus proches de Deir 'Alla, spécialement en safaitique et dans l'alphabet thamoudéen que nous avons appelé „courant de Tebouk” ³⁾.

IV. LES SIGNES ET LEUR IDENTIFICATION

Pour l'énumération des signes nous prenons pour base l'ordre des signes du texte enregistré nous le numéro 1440 par les fouilleurs. C'est le texte le mieux conservé. Il est publié dans *V.T.* 1964 dans le numéro de juillet, en photographie sur la pl. I et en calque à la page 378. Nous lui donnons le sigle A. Le second texte qui porte le numéro 1449 dans le catalogue des fouilleurs est en calque seulement dans le

¹⁾ Cf. W. F. ALBRIGHT, „The Early Alphabetic Inscriptions from Sinai and their Decipherment”, dans *BASOR*, n. 110 (1948), p. 9 ss. date ces inscriptions de 1500 avant notre ère. Par contre, GARDINER depuis 1929, croit pouvoir les dater de 1800 avant notre ère. Cf. *Palestine Exploration Fund Quarterly Statement*, 1929, p. 48 ss.

²⁾ Cf., note 3 de la page précédente

³⁾ Cf. *Intham*. p. 21-22, écriture qui correspond à la colonne E de WINNETT, *A study*. pl. 10.

même numéro de *V.T.*, à la page 379. Ce sera notre texte B. Enfin, le troisième texte qui porte le numéro 1441 est publié dans le numéro d'octobre de la même revue de la même année en photographie sur la planche V. Nous l'indiquerons par le sigle C.

Nous retournons donc sens dessus dessous les photographies et les calques de *V.T.*, et nous analyserons les signes en allant de droite à gauche.

1. — Ce signe a la forme d'un triangle ouvert à la base et dont les deux lignes descendantes sont chacune munies d'un point. Voir signe 2 sur la planche alphabétique à la p. 139. Il se présente 7 fois dans A; 5 fois dans B, mais il ne figure pas dans C. Ce signe rappelle certaines formes du *b* dans les alphabets thamoudéen et safaitique ¹⁾. On peut le considérer comme le résultat d'une longue évolution du *b* protosinaïtique ²⁾. Il se peut aussi que notre signe soit une simplification du *b* d'un alphabet plus ancien et plus proche de l'original protosinaïtique. Voir par exemple le *b* sur la Coupe de Lakisch ³⁾. Il suffit d'enlever la barre horizontale et verticale appliquées contre la ligne descendante gauche du triangle ouvert pour avoir notre signe. La tendance vers le cursif ou la simplification du signe n'exclut pas ce procédé.

Nous donnons donc la valeur *b* à ce signe.

2. — Ce signe consiste en une petite barre verticale. Voir signe 26 sur la planche alphabétique. Il se présente 3 fois dans A; 1 fois dans C et manque dans B. On ne voit pas bien quel signe protosinaïtique en puisse être le prototype. Mais ce signe se présente dans un alphabet thamoudéen et en safaitique avec la valeur *š*. En protosinaïtique cette valeur est rendue par un signe ondulé (sorte d'arc?). Dans ce même alphabet d'autres signes ondulés représentent d'autres valeurs, comme par exemple le *m* et le *n*. On conçoit donc que dans une écriture plus cursive, ils finissent par se ressembler et par consé-

¹⁾ Cf. *Intham*, pl. II et WINNETT, *A study*, pl. 10.

²⁾ Voir planche à la page 140-141. Nos références aux alphabets protosinaïtiques et arabes dans la suite de cet article se rapportent toujours à cette planche. Pour plus de détails on peut se référer à notre article „L'origine des alphabets protosinaïtiques, arabes préislamiques et phéniciens”, dans *BiOR*, XIX (1962), p. 201, aux ouvrages cités dans la note précédente et pour le lihyanite à W. CASKEL, *Liḥyan und Liḥyanisch* (*Arbeitsgemeinschaft für Forschung des Landes Nordrhein-Westfalen*, Heft 4), Köln-Opladen, 1954, p. 33-34.

³⁾ Cf. notre article „Anciennes inscriptions sémitiques”, dans *BiOR*, XVII (1960), p. 219 et pl. III.

quent prêter à confusion. Pour éviter cette confusion on a dû créer de nouveaux signes et notre signe en question doit en être un.

Nous pensons donc que ce trait vertical représente la valeur *ṣ*.

3. — Les deux signes suivants sont identiques. La forme en est un demi-cercle marqué d'un point à l'intérieur. Voir le signe 4 sur la planche alphabétique. Il se présente 4 fois dans A; 2 fois dans C, mais est absent de B. On le conçoit facilement comme une forme évoluée du signe protosinaïtique pour *d*. Cette forme se rencontre aussi en thamoudéen et en lihyanite.

Sa valeur de *d* nous semble donc certaine.

Suit alors une barre de séparation qui, comme l'a déjà soupçonné M. FRANKEN ¹⁾, indique la séparation des mots. Il y en a 7 dans A; dans B on en compte 6 et, à notre avis, C en contient 3.

4. — Ce signe représente un trait vertical terminé par un point. Voir signe 15 sur la planche alphabétique. Il se présente 4 fois dans A; 1 fois dans B et probablement 3 fois dans C dont deux fois dans un état assez détérioré. Si ce point doit être considéré comme une réduction d'un petit crochet inférieur, comme cela semble être également le cas pour le *b*, nous aurions alors ici une forme évoluée du signe protosinaïtique pour *l*. Toutefois, une explication plus plausible serait que ce point terminal n'est autre chose que la réduction du petit cercle inférieur du *l* tel qu'on le retrouve dans l'alphabet protosinaïtique évolué de Lakisch. Voir ce *l* sur l'aiguère et la coupe de Lakisch ²⁾.

5. — Ce signe a la forme d'un ovale avec une ligne ondulée à l'intérieur. Voir signe 7 de la table alphabétique. Il se présente 2 fois dans A; 2 fois dans B, mais de forme plus schématique, et manque dans C. Il nous semble que nous soyons ici en présence du prototype du *w* arabe. C'est sans doute une nouvelle création puisque le *w* protosinaïtique est rendu par le signe du „support”. Cette création s'explique encore par le souci d'éviter la confusion entre deux valeurs rendues par un signe identique ou ressemblant. Cf. le cinquième signe du second cartouche de notre inscription A.

Nous attribuons la valeur *w* à ce signe.

6. — Le signe, constitué par les trois points, qui suit (voir signe 19 sur la planche) ne se rencontre qu'une seule fois dans A et est

¹⁾ *V.T.*, 1964, p. 378.

²⁾ Cf. notre article dans *BiOR*, 1960, pl. III.

absent dans les deux autres textes. Le protoainaitique ne connaît pas ce symbole, mais on le rencontre dans quelques rares inscriptions thamoudéennes où il a la valeur de ‘¹⁾. Il peut donc être une schématisation extrême du signe protosinaïtique qui rend cette valeur, comme d’ailleurs aussi les alphabets arabes, par le signe de l’oeil ou du cercle.

Nous donnons donc la valeur ‘ à ce signe.

7. — Après la barre de séparation et les signes étudiés dans 1 et 4, on rencontre une croix. Voir signe 27 sur la planche alphabétique. Elle se présente 1 fois dans A; 2 fois dans B et manque dans C. Dans l’alphabet protosinaïtique comme dans les alphabets arabes, ce signe a la valeur de *t*.

C’est cette valeur que nous lui attribuons également ici.

8. — Ce signe est composé de trois points surmontés d’un petit trait vertical. Voir signe 20 sur la table. Ni le protosinaïtique, ni les alphabets arabes ne connaissent ce signe. Quelle en est la valeur? On a vu que nous avons donné la valeur ‘ au signe des trois points. Or on sait que dans l’alphabet ugaritique on distingue parfois le ‘ du *ḡ* par l’application d’un signe diacritique au premier ²⁾. Il en est ainsi aussi dans l’alphabet arabe moderne. Nous pensons que le même procédé est employé dans l’alphabet de Deir ‘Alla.

Il nous semble donc agir ici d’un *ḡ*.

9. — Ce signe qui représente une sorte de branche couchée (voir signe 5 sur la planche), ne se présente qu’une seule fois dans A et est absent des deux autres textes. Nous avons d’abord cru à la présence de ce signe dans les textes protosinaïtiques 8 et 12, cf. notre article „Le déchiffrement des inscriptions protosinaïtiques”, dans *Al Mashriq*, 1958, p. 384-385, pl. II, où nous lui avons donné la valeur *d*. Dans un travail ultérieur nous avons signalé que la présence de ce signe sur notre table alphabétique était due à une erreur de lecture ³⁾. Quoi qu’il en soit, ce signe se présente dans certains alphabets thamoudéens et aussi en safaitique où il a la valeur *d*.

Nous pensons donc pouvoir lui donner ici aussi cette valeur.

¹⁾ Cf. *Intham*, pl. II: HU 48 et 55 et p. 59 et 61; WINNETT, *A study*, pl. 10.

²⁾ C. H. GORDON, *Ugaritic Manual*, Roma, 1955, p. 14, note 1.

³⁾ Notre article „Les inscriptions protosinaïtiques”, dans *Oriens Antiquus*, I (1962), p. 209-210.

10. — Le signe de la fourche avec les dents tournées en bas (voir signe 9 de la planche), se présente 1 fois dans A; 1 fois dans B et manque dans C. Son prototype est clairement reconnaissable dans le signe représentant la valeur *h* en protosinaïtique. La même forme se rencontre également dans les alphabets arabes, surtout en thamoudéen et en lihyanite. Il se présente aussi sous cette forme sur l'Ostracon de Farina ¹⁾.

Qu'on nous permette d'ouvrir ici une petite parenthèse qui ne nous semble pas manquer d'intérêt. On sait que cet ostracon a été trouvé par le prof. FARINA dans la Vallée des Reines en Egypte. Sur ce tesson figurent les restes d'une inscription, répartis sur deux lignes. Jusqu'à présent on a cru avoir affaire aux restes d'une inscription protosinaïtique et nous l'avons traitée en tant que telle dans notre article précité, tout en spécifiant que nous étions en présence d'une écriture „assez évoluée” et „que l'auteur du texte a manipulé ses lettres avec une grande liberté” ²⁾. Il y a sur l'ostracon 7 signes dont 5 différents. Or nous constatons maintenant que sur les 5 signes différents, il y en a 4 qui correspondent quant à leur tracé et leur forme exactement aux signes de Deir 'Alla. S'agit-il d'un même alphabet? Si oui, nous nous trouverions alors devant le fait étonnant et tout à fait inattendu que vers 1200 avant notre ère un même alphabet était en usage dans le sud de l'Egypte et dans les régions de la Transjordanie. Mais la prudence conseille de ne pas tirer une conclusion apodictique tant qu'on n'a pas trouvé en Egypte d'autres textes rédigés dans l'alphabet employé sur l'ostracon, étant donné qu'on dispose maintenant de trop peu de lettres de comparaison. Mais le fait valait la peine d'être signalé.

11. — Le troisième signe du second cartouche représente une ligne ondulée. Voir signe 16 sur la planche. Il se présente 3 fois dans A; 1 fois dans C et manque dans B. Nous l'identifions au signe protosinaïtique pour la valeur *m* et auquel il est identique. Il figure aussi sur l'ostracon de Farina. Les alphabets arabes l'ont légèrement modifié en reliant les deux extrémités de la ligne ondulée par une barre droite, probablement pour éviter la confusion avec leur signe *š*. C'est le premier signe qu'on retrouve tel quel dans les plus anciennes inscriptions phéniciennes.

Nous donnons donc à ce signe la valeur *m*.

¹⁾ Cf. notre article dans *BiOR*, 1960, pl. III et LEIBOVITCH dans *Annal. Serv. d'Egypte*, XL (1940), p. 119.

²⁾ Cf. la note précédente.

12. — C'est le signe du support renversé. Voir signe 6 sur la planche. Il se présente 2 fois dans A; 2 fois dans B, mais sous une forme plus schématisée, et 2 fois dans C. On remarque par le tracé des signes de A que la partie inférieure a dû consister primitivement en un cercle, et que par conséquent son prototype est le signe protosinaïtique qui représente le *h*. La forme évoluée, comme dans B et C, se rencontre aussi en dédanite avec la valeur *h*. Les autres dialectes arabes ont le même signe pour cette valeur, mais il est toujours tracé avec le calice en haut. Ce signe a donc fini par ressembler au signe du support de l'alphabet protosinaïtique et qui a là la valeur de *ʾ*. On conçoit alors fort bien que les scribes ont été amenés à créer un nouveau signe pour distinguer ces deux valeurs *ʾ* et *h*. Ils l'ont fait pour le *ʾ*. Cf. sous 5.

Nous attribuons donc la valeur *h* à ce signe.

13. — Ce signe est composé d'une barre verticale à laquelle on a appliqué trois lignes horizontales en ordre décroissant. Voir signe 18 sur la planche. Il se présente 1 fois dans A, mais manque dans les autres textes. S'agit-il ici d'une forme schématique du signe protosinaïtique du poisson et qui représente la valeur *s*? C'est le second signe qu'on retrouve tel quel dans l'alphabet phénicien où il rend la valeur *s*. Il se peut que le *ś* sud-arabe se rapporte à ce signe, mais cela n'est pas très sûr.

Quoi qu'il en soit, nous pensons que ce signe représente ici aussi la valeur *s*.

14. — Ce signe consiste en la partie inférieure de la fourche. Voir le signe 11 sur la planche. Il se présente 1 fois dans A et manque dans les autres textes. Ce signe rappelle le *ʔ* dans les alphabets arabes du nord. Il n'est pas tout à fait identique au signe de ces derniers alphabets, mais son évolution s'est faite d'après la même tendance qu'on a constatée dans la formation du signe *b*.

Nous pensons donc avoir affaire à un *ʔ*. Puisque le signe protosinaïtique pour cette valeur n'a pas été trouvé jusqu'à présent, on ne sait pas quelle forme avait son prototype.

15. — Cette ligne droite à laquelle on a appliqué en bas un petit trait horizontal du côté gauche (voir le signe 3 sur la planche) se présente une fois dans A, mais manque dans B et C... C'est le signe protosinaïtique pour *g* et on le retrouve dans les alphabets arabes du nord avec cette même valeur. En sud-arabe et en phénicien il est tracé avec l'angle en haut.

Nous lui donnons ici aussi la valeur *g*.

16. — Ce signe à quatre angles rayé de deux barres horizontales (voir signe 23 de la planche) figure une seule fois dans A, probablement une fois dans B, mais ne figure pas dans C. On le rencontre à plusieurs reprises tel quel dans les plus anciens textes thamoudéens ¹⁾ et sous une forme plus schématisée dans les autres alphabets nord-arabes où il a la valeur *ḍ*. Il se présente parfois aussi sous cette forme en sud-arabe avec la valeur *ḍ*. C'est probablement une forme évoluée du signe protosinaïtique pour cette valeur.

Nous lui attribuons ici également la valeur *ḍ*.

Nous avons maintenant achevé la revue de tous les signes différents du texte A. Passons au texte B pour en analyser les signes absents dans A.

18. — Le signe après la barre de séparation est constitué par un point. Voir signe 17 sur la planche. Il se présente deux fois dans B. D'autres points, au nombre de sept, figurent sur cette tablette. Nous y reviendront plus bas. Le signe du point est maintenu dans un alphabet thamoudéen et en safaitique où il a la valeur de *n*. En protosinaïtique cette valeur est rendue par le signe du serpent et dans la plupart des autres alphabets arabes on retrouve la schématisation de ce signe protosinaïtique. Ici encore, le souci d'éviter la confusion avec les valeurs représentées par d'autres signes à forme ondulée, semble être à l'origine de cette nouvelle forme. Nous attribuons donc la valeur *n* à ce point.

19. — Ce signe est composé d'un triangle à base ouverte au-dessous duquel on a tracé un petit trait vertical. Voir signe 22 de la planche. Il se présente 2 fois dans B. Une forme analogue est connue en lihyanite et en dedanite où ce signe représente la valeur *ṣ*. C'est une évolution très poussée du signe protosinaïtique pour cette valeur. L'attribution de la valeur *ṣ* à ce signe nous semble s'imposer.

Passons maintenant à l'analyse des signes non encore rencontrés dans A et B et qui figurent dans le texte C. La direction de l'écriture de cette inscription est un problème à part que nous traiterons plus bas. Nous suivrons l'ordre des lettres sur la photographie publiée dans le numéro d'octobre de *V.T.* à partir de la première lettre à droite du premier cartouche.

20. — Ce signe représente une tête de boeuf. Voir signe 1 de la planche. Il se présente 2 fois dans cette inscription. Il correspond au

¹⁾ Cf. *Jsa.* 442; 519; 550 dans *Intham.* pl. XVII et XVIII.

²⁾ Cf. M. HÖFNER, *Altsüdarabische Grammatik*, Leipzig, 1943, p. 6.

signe protosinaïtique pour la valeur γ . Dans les alphabets arabes, ce signe a passé par une plus grande évolution, mais le prototype en est parfaitement reconnaissable.

Nous donnons donc à ce signe la valeur γ .

21. — Le troisième signe de cette ligne est en très mauvais état, mais il nous semble être identique au second signe du second cartouche de cette inscription, c. à d. le signe qui a la forme d'une sorte de hache. Il se présenterait donc 2 fois dans ce texte. Ce symbole rappelle le signe protosinaïtique représentant la valeur γ et préfigure déjà la forme qu'il va prendre au cours de son évolution ultérieure et dont le γ arabe sera l'aboutissement.

Nous pensons donc que ce signe doit être rendu par γ .

22. — Après la barre de séparation on a un signe composé d'un trait vertical à l'extrémité duquel on a appliqué un petit trait horizontal. Voir signe 8 de la planche. Il se présente seulement une fois dans cette inscription. Ce signe se retrouve dans le texte protosinaïtique de la plaque de Lakisch où il représente la valeur ζ , comme aussi dans certains alphabets arabes avec la même valeur.

Il s'agit donc ici de la valeur ζ .

23. — Ce signe a la forme d'une ligne courbée qui semble représenter un occiput. Voir signe 25 de la planche. Il se présente une fois dans notre texte C. On le retrouve dans les alphabets arabes où il a la valeur r . Il s'agit probablement d'une forme fort évoluée, due à la tendance à la simplification, du signe protosinaïtique qui rend la valeur r par le signe de la tête humaine.

Nous donnons donc à ce signe la valeur r .













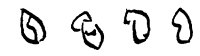















24. — Le septième signe de cette inscription a la forme d'une clé anglaise. Voir signe 14 de la planche. Il se présente deux fois dans ce texte C. On le connaît en thamoudéen et en safaitique où il a la valeur k . En protosinaïtique cette valeur est rendue par le dessin d'une main, parfois fort schématisée, de sorte que ce signe pourrait être confondu avec celui qui représente dans notre alphabet la valeur t (signe 11 de la planche). Il s'agit ici probablement d'un nouveau signe pour éviter la confusion entre les valeurs k et t .

Nous pensons donc avoir affaire à un k .

25. — Le cinquième signe du second cartouche représente une croix de St. André. Voir signe 10 de la planche. Il se présente 2 fois dans cette inscription. C'est un signe bien connu en thamoudéen et

en safaitique où il a la valeur h. Le protosinaïtique représente cette valeur par le dessin de la corde tressée. Il nous semble donc que nous ayons affaire ici à une simplification du signe protosinaïtique en ce sens que notre signe ne représente que la moitié du signe original.

Nous voyons donc ici aussi dans ce signe la valeur h.

1 - 	2	15 - 	l
2 - 	b	16 - 	m
3 - 	g	17 - 	n
4 - 	d	18 - 	s
5 - 	d	19 - 	c
6 - 	h	20 - 	j
7 - 	w	21 - 	f
8 - 	x	22 - 	j
9 - 	h	23 - 	d
10 - 	h	24 - 	q
11 - 	f	25 - 	z
12 - 	z	26 - 	s
13 - 	g	27 - 	t
14 - 	h	28 - 	f

	Proto-sinaïtique	Deir 'Alla	Dédanite	Thamou-déen	Lihya-nite	Safsaï-tique	Sud-arabe
ʾ	𐤀	𐤀	𐤁	𐤂	𐤃	𐤄	𐤅
b	𐤆 𐤇	𐤈	𐤉	𐤊	𐤋	𐤌	𐤍
g	𐤎 𐤏	𐤐	𐤑	𐤒 𐤓	𐤔	𐤕	𐤖
d	𐤗 𐤘	𐤙	𐤚	𐤛 𐤜	𐤝	𐤞	𐤟
ḏ	?	𐤠	𐤡	𐤢 𐤣	𐤤	𐤥 𐤦	𐤧
h	𐤨	𐤩	𐤪	𐤫	𐤬	𐤭 𐤮	𐤯
w	𐤰	𐤱	𐤲	𐤳	𐤴	𐤵	𐤶
z	𐤷 𐤸	𐤹	𐤺	𐤻	𐤼	𐤽	𐤾
ḥ	𐤿	𐥀	𐥁	𐥂	𐥃	𐥄	𐥅
ḫ	𐥆	𐥇	𐥈	𐥉	𐥊	𐥋	𐥌
t	?	𐥍	𐥎	𐥏	𐥐	𐥑	𐥒
ṣ	𐥓	?	?	𐥔	?	𐥕	𐥖
y	𐥗	𐥘	𐥙	𐥚	𐥛	𐥜	𐥝
k	𐥞	𐥟	𐥠	𐥡 𐥢	𐥣	𐥤	𐥥

Le lecteur comprendra bien que l'identification de tous ces signes n'est pas exclusivement faite par la méthode de paléographie comparée. Cette méthode à elle seule ne pouvait pas donner, au moins dans notre cas ici, un résultat définitif et sûr. En effet, plusieurs signes de nos textes se retrouvent dans les alphabets arabes avec des valeurs

	Proto-sinaïtique	Deir 'Alla	Dédabite	Thamoudéen	Lihyanite	Safaïtique	Sud-arabe
l							
m							
n							
s							
c							
g							
f							
s							
d							
q							
r							
z							
t							
kt							

différentes selon qu'il s'agit d'un alphabet appartenant à telle ou telle région. Ainsi par exemple, le petit trait vertical auquel nous avons attribué la valeur *š* représente dans les alphabets arabes non seulement cette valeur, mais également les valeurs *l*, *n* et *r*. Il en est ainsi pour d'autres signes. Il fallait donc aussi expérimenter laquelle de

ces valeurs exprimées par un signe polyvalent donnait un sens satisfaisant aux mots dans lesquels on rencontrait ce signe polyvalent. Mais entamons maintenant la transcription et la traduction des textes.

V. INTERPRÉTATION DES TEXTES

Texte A — à lire de droite à gauche.

1. — *bšdd* / *lw*^c / *bltḡ* / *dḥb*
2. — *bšmšb* / *lb.sṣb* / *wgm* / *mldb* / *bdḏ*
1. — Par Šadidl / Lâwi^c / fils de Lâtig / clan de Ḥubb.
2. — Par son Šamš! / Le coeur de Sâtib / pleure / son enfant / Bi-Daḏḏ.

Texte B — à lire de droite à gauche.

wtf / *nšb* / *bḏb* / *lbtb* / *nšb* / *bḥw*
 Concession. / A érigé / Baḏḏah / à sa fille / une stèle / durant sa vie.

Texte C

M. FRANKEN avait déjà signalé que cette tablette doit être lue de droite à gauche ¹⁾. Cela est vrai, mais il est curieux de constater que les signes de ces deux cartouches sont tracés en sens inverse. La direction des lettres *b*, *l* et *k* en est la preuve. Donc pour lire correctement ces lignes, il faudrait pour ainsi dire plier la pierre en deux, comme si nous avions affaire à un morceau de papier. Quelle est la cause de cette extravagance? On ne le sait pas, mais il nous semble bien que le scribe ne l'a pas fait par inadvertance. Il s'est probablement trompé dans la direction de ses aliph qui devaient avoir les cornes dirigés vers le second cartouche. En tout cas, nous devons lire ce texte en boustrophédon à partir du premier cartouche sur la photographie du *V.T.* commençant à gauche.

1. — *ʿly* / *zr kḥpʿl nd*
2. — symbole?? / *kḥm* / *ḥš.hyad*
1. — ʿIlay! / A visité (ce temple) Kâhil'il (de) Nidd.
2. — Symbole?? / a été guérie l'infirmité de sa main.

VI. COMMENTAIRE

Texte A

1. — *bšdd.b*, „par” dans les invocations et les serments, cf. *Intham*. p. 40; *-šdd*. Vu le parallélisme avec la ligne suivante, nous pensons que *šdd* est un nom divin. Ce serait alors le nom d'une nouvelle di-

¹⁾ *V.T.*, 1964, p. 368-379.

vinité, inconnue ailleurs, pour autant que nous sachions. Le nom signifie „fort”, en arabe *šadid*. Ce nom rappelle aussi le nom divin Šadday, dieu des Patriarches, cf. Gen. xlix 25; xliii 14 etc. Dans l'onomastique safaitique ce nom est connu comme nom propre de personne, cf. *Csaf.* 497 et on le rencontre comme nom ethnique en sud-arabe, cf. *CIH.* 326, 1. Encore actuellement on porte ce nom chez les Arabes, cf. Voc. p. 96.

lw' est un nom propre nouveau. Il faut le rattacher à l'arabe لوع, „éprouver un malaise”.

bltg, encore un nom nouveau; *b* = *bn*, procédé courant dans les inscriptions thamoudéennes, cf. *Intham.* p. 40 et qu'on rencontre aussi sporadiquement en Phénicie, cf. FRIEDRICH, *Gramm.* n. 99b; *ltg* = *ldg*, „frapper, mordre” en arabe. Cf. aussi en hébreu מלחצות „machoires”.

d, pronom relatif indiquant l'appartenance à un clan ou une tribu, cf. M. HÖFNER, *Altsüdarabische Grammatik*, Leipzig, 1943, p. 44.

hb est ici un nom ethnique. Ce nom est connu comme nom propre de personne dans la plupart des dialectes arabes, cf. *RNP*, I, p. 86. Voir aussi *hbb*, nom ethnique sabéen dans *RNP*, I, p. 294.

2. — *bšmšb*. Pour le *b* initial, cf. sub 1; *šmšb* est composé du nom divin *šmš* bien connu dans le panthéon arabe comme aussi ailleurs, et de *b*, pron. poss. 3ème pers. sing. „Son Šams” est une expression bien connue en sabéen et indique la déesse Šams comme patronne de la personne qui l'invoque, cf. HÖFNER dans *Wörterbuch der Mythologie* de HAUSSIG, Stuttgart, p. 539. Chez les Arabes du nord, Šams est une divinité masculine, cf. notre ouvrage *Histoire de Thamoud*, Beyrouth, 1960, p. 114-115. La forme *šmš* ici montre l'influence du milieu, cf. assyr. *šamaš*; ug. *šapaš*; phén. *šamš*; hébr. *šemeš*. Les Arabes écrivent *šams*, mais l'expression *šmšb* réfère à une coutume arabe.

lb „coeur”, cf. arabe *lubb*; ug. *lb*, hébr. *lēb*, acc. *libbu*. Ce mot est séparé du mot suivant par un point. Il est possible que le scribe ait voulu indiquer que ce mot se trouve uni au suivant, en ce que nous appelons état construit. Il en est de même dans le second cartouche de C où les mots en état construit *hš* et *hyd* sont également séparés par un point.

štb, nom propre nouveau. La racine est connue en arabe où elle a donné naissance au mot *ʿaṣṭubāt* „étoupe de lin”.

wgm, en arabe وجم „se taire en baissant les yeux par tristesse”. Ce verbe se rencontre de nombreuses fois dans les textes funéraires sa-

faïtiques, cf. par exemple LITTMANN, *Syr.* p. 310 ad *wgm* et p. XX. Dans ces inscriptions safaitiques, ce verbe est généralement suivi de la préposition 'l et on le traduit alors par „poser une pierre sur le tombeau”, geste qui indique qu'on pleure un mort. Toutefois la même construction que dans notre textes, c. à d. *wgm* sans préposition se rencontre dans LITTMANN, *Syr.* 1066.

mldb. Le *h* est encore le pron. poss. 3ème pers. sing. Pour le mot *mld*, cf. l'arabe *mawlūd*, „né, engendré”, d'où „enfant”. *mālūd* dans le dialecte de Zafar signifie „enfant âgé d'une année”, cf. H. RHODOKANAKIS, *Südarabische Expedition*, Band X, *Der vulgärarabische Dialekt im Dofâr (Zfâr)*, Wien, 1911, p. 65.

bdq est le nom de l'enfant. D'après FRANKEN, il est écrit „on the right hand corner of the front side of the tablet” d'après la publication photographique de V.T. Ce nom est composé de *b* et de *dq*. Ce *b* rentre souvent dans la composition des noms propres. Pour le safaitique, cf. LITTMANN, *Syr.* p. XXIV; pour le thamoudéen, cf. *Intham.* p. 40 et pour les autres dialectes, cf. *RNP*, I, p. 220 et p. 256-257; *ddd* = *dṣṣ* signifie „être empressé à servir”. C'est un nom nouveau.

Il s'agit donc ici d'une inscription funéraire qu'un père, probablement conjointement avec un autre membre de la famille, a déposée dans le temple à l'occasion de la mort de son jeune enfant. Le culte des morts était assez bien développé chez les Arabes du nord, et spécialement chez les Safaites comme l'attestent de nombreux textes. Nous avons déjà signalé les références dans LITTMANN, *Syr.* p. 310. Voir aussi notre article *HSMY-SMY* et *RHY* 'QBT-BT 'QB' dans les textes de Safâ et de Hatra, dans *Al Mashriq*, 1960, p. 218-224. Pour l'Arabie du sud, cf. HÖFNER dans *Wörterbuch der Mythologie* de HAUSSIG, p. 545-546.

Texte B

wtf, connu en sud-arabe où il est signalé comme un équivalent de *wqf*, cf. K. CONTI ROSSINI, *Chrestomathia arabica meridionalis epigraphia*, Roma, 1931, p. 141 ad *wtf*. Le terme est caractéristique pour désigner un objet consacré à la divinité.

nṣb, nous semble être un verbe ici. En arabe نصب „ériger, placer”. Cf. en tham. *HU* 216 (*Intham.* p. 124) en saf. LITTMANN, *Syr.* n. 237.

bqh, n. pr. arabe *baqq* „qui a la peau fine”. Le nom *bq* est connu en thamoudéen, cf. *Jsa.* 550 (*Intham.* p. 303 et pl. XVIII) et on remarque que le *q* est rendu là par le signe employé à Deir 'Alla; le *h* est le suffixe, procédé de composition courant en liḥyanite surtout, cf. p. ex.

ṣ^{dh} lih. Jsa. 184; ṭ^{lh}, lih. Jsa. 208; nmr^b, lih. Jsa. 261; rḥmb^b, lih. Jsa. 169; slmb^b, lih. Jsa. 82, 6 etc.

lbth. Le *l* est la préposition „à, pour”; *bt* peut être traduit par „temple”, „maison”, „famille”, mais aussi par „fille”, et nous pensons que ce dernier sens est ici le plus logique. *bt* „fille” se rencontre en thamoudéen, cf. J. T. MILIK, „Notes d'épigraphie et de topographie Jordaniennes”, dans *Studii Biblici Franciscani Liber Annuus*, X (1959-1960), p. 151 et dans d'autres textes où nous avons traduit ce mot par „maison”, cf. MILIK, *op. cit.*, p. 151-152. On connaît ce mot avec ce sens également en sud-arabe, cf. *CIH* 568, 1; *RES* 3960, 3. Voir aussi en hébreu et en ugaritique; *b*, pron. poss. 3ème pers. comme dans A2.

nšb, arabe našb „stèle”, cf. aussi tham. *HU* 216, *Intham*. p. 124 où un fils a érigé une stèle en honneur de son père; saf. *Csaf.* 527; sab. *CIH* 25 etc.

bḥw. Le *b* est la préposition „pendant, durant”; *ḥw* a ici le sens de „vie”, cf. *ḥyw* en saf. *Csaf.* 276; 4981; en sab. *CIH* 926, 2. On pourrait peut-être traduire également „pour son salut”, mais on s'attendrait alors plutôt à l'expression 'l *ḥw*. Le mot *ḥyw* se rencontre aussi souvent comme nom propre dans les différents dialectes arabes. Pour le dédanite cf. notre ouvrage *Les inscriptions dédanites*, Beyrouth, 1962, p. 65, n. 49; p. 66, n. 55 et pour les autres dialectes cf. *RNP*, I, 91.

Il s'agit donc ici d'une inscription votive qui signale que l'érection d'une stèle a été faite par un père en faveur de sa fille, et cela encore durant la vie de cette dernière. Le nom de la fille ne se trouve plus dans l'inscription, mais il a dû figurer dans le second cartouche que la brisure de la tablette a enlevé (FRANKEN, p. 379). Ce geste est familier et on retrouvera plus tard cette coutume également en Phénicie. Ainsi dans *RES* 1206 un certain 'Ariš érige une stèle pour sa mère. Dans *CIS* 46, 'Abd'osir érige encore durant sa vie une stèle pour lui-même et pour sa femme. Le but de ce geste est de perpétuer le souvenir du mort ou du futur mort „parmi les vivants”, cf. *skr bhym*, *CIS* 116, 1; *RES* 1211, 3. Cf. notre article, „L'inscription phénicienne de Larnax Lapethou II,” à paraître dans *Oriens Antiquus*; *nšbt bhym* dans *CIS*. 38, 1; 58, 1.

Texte C

1. — 'ly, nom divin. Ce dieu est connu en saf., cf. *Csaf.* 4980, ainsi qu'en thamoudéen, cf. notre ouvrage *Histoire de Thamoud*, Beyrouth, 1960, p. 90-91. Le *y* et le *l* sont en partie détériorés.

ʒr, en arabe زور, „visiter (un lieu saint)”. Cf. aussi en saf. LITTMANN, *Syr.* n. 1211.

khlʾ, n. pr. théophore, „Kâhil est dieu”, composition courante dans l’onomastique arabe préislamique. Pour le dieu Kâhil, cf. notre ouvrage *Histoire de Thamoud*, p. 101. Comme nom propre de personne khl se présente fréquemment dans les inscriptions safaitiques, cf. LITTMANN, *Syr.* p. 320 ad khl. Le dernier l a souffert de l’effritement de la tablette.

nd, en arabe نذ, „pareil”, peut être ici une épithète ou un nom de lieu, cf. *RNP*, I, p. 136=396. On peut donc traduire soit Khâhilʾil Nidd, soit Kâhilʾil de Nidd. L’omission de pronom d qui, dans la dernière éventualité, devait y figurer, est un phénomène connu en épigraphie arabe préislamique. Cf. par exemple en tham. Ph. 298 (a), notre ouvrage *Textes thamoudéens de Philby*, Louvain, 1956, vol. II, p. 68; Ph. 292 (l), ibd. p. 64; Ph. 317 (b), ibd. p. 79.

2. — Cette phrase commence par un symbole en partie abimé et dont on ne voit pas très bien la signification; k_hm, en arabe كخم „éloigner chasser”, ici dans le sens de chasser une „maladie”, d’où notre traduction „guérir”. Nous aurions ici un passif.

hš, en sud-arabe ḥss „dommage” et en Soqotri ḥas „infirmité”, cf. CONTI ROSSINI, *Chrestomathia*, ad ḥśś.

hyd. Le h est ici l’article comme en safaitique, thamoudéen, dedanite et lihyanite, c. à d. comme dans les dialectes arabes du nord; -yd, cf. arabe yad; ug. yd etc.

Il s’agit donc ici d’une action de grâces, adressée au dieu ʾIlay en reconnaissance de l’obtention d’une guérison et que le bénéficiaire a déposée dans le temple. C’est un geste spontané fort fréquent dans les religions orientales. Voir pour le sud-arabe les références dans A. JAMME, „Classification descriptive générale des inscriptions sud-arabes”, dans *Supplément à la Revue IBLA*, XI (1948), p. 464.

VII. LA LANGUE

Le lecteur a pu se rendre compte que nous avons interprété nos inscriptions à l’aide du dictionnaire arabe. Il s’agit, en effet, d’inscriptions rédigées en un dialecte arabe. Le vocabulaire, les noms propres sont arabes. Des trois divinités invoquées, une est nouvelle, mais porte un nom arabe et les deux autres sont connues comme appartenant au panthéon arabe. Ce dialecte, pour autant qu’on puisse en juger, est apparenté au safaitique. C’est probablement aux ancêtres

des Safaïtes, peuple qui, du moins plus tard, occupait une partie de la Transjordanie et les régions du Haurân, que nous ayons affaire. Et qu'il s'agit bien de tribus arabes ¹⁾ qui fréquentaient le temple de Deir 'Alla, n'est pas seulement prouvé par la langue de leurs inscriptions, mais encore par une pratique religieuse dont nous allons parler maintenant.

VIII. LES TABLETTES ANÉPIGRAPHES

Nous avons déjà dit plus haut que les fouilleurs avaient également trouvé dans le temple de Deir 'Alla un certain nombre de tablettes anépigraphes, mais sur la surface desquelles il figure un certain nombre de points. Six tablettes ont été publiées par FRANKEN dans *V.T.* d'octobre 1964, pl. V. Sur une de ces tablettes, la mauvaise reproduction ne permet pas de discerner ces points, mais sur les cinq autres on les aperçoit clairement. On constate que chaque tablette contient un même nombre de points à s. sept. Ces sept points figurent également sur notre tablette B ²⁾. Le fait que ces tablettes ont été trouvées dans le temple et qu'elles portent sept points, permet de tirer une conclusion de la plus haute importance. En effet, on retrouve ces sept points (ou sept petits traits) dans les inscriptions safaitiques ³⁾, et, plus rarement il est vrai, dans les textes thamoudéens. Quelle en est la signification? Les opinions des savants sont fort divergentes. Pour les uns, les sept points ou traits sont à rapporter au culte des sept planètes (DUSSAUD, LITTMANN); pour WINNETT ils relèvent de la magie; GRIMME pense qu'ils témoignent de l'érection de sept stèles en l'honneur de la divinité ou de la pose de sept pierres sur le tombeau et pour G. RYCKMANS ils sont la marque d'un vœu accompli ⁴⁾. Nous les avons rapportés nous-mêmes à la pratique de la consultation de l'oracle au moyen de sept flèches ⁵⁾. Quoi qu'il en soit de leur signification exacte, tous les savants sont d'accord pour affirmer

¹⁾ Cf. FRANKEN dans *V.T.*, 1964, p. 419 qui avait déjà soupçonné qu'il s'agit ici d'un temple isolé fréquenté par les tribus nomades des alentours.

²⁾ On constate le fait curieux et inexplicable pour le moment que ces points sont tracés dans la proximité des *b*. C'est pourquoi nous avons pas tenu compte du point qui se trouve entre le *l* et le *b* du quatrième mot.

³⁾ Voir pour les points: Cte DE VOGUÉ, *Inscriptions sémitiques*, Paris, 1868-1877, les numéros 158; 166; 176; 245; 258; 359 des planches. Pour les traits: LITTMANN, *Syr.* les numéros 37; 60; 97; 144; 232; 237; 305; 308; 365; 376; 402; 461; 750 etc. Voir aussi les planches du *Csaf.* que nous n'avons pas à notre disposition pour le moment.

⁴⁾ Cf. LITTMANN, *Syr.* p. 10 et RYCKMANS dans le commentaire du *Csaf.* 12.

⁵⁾ Voir notre ouvrage *Histoire de Thamoud*, Beyrouth, 1960, p. 68.

qu'on a affaire ici à une pratique qui relève du culte religieux. C'est un acte religieux qui est symbolisé par ces points ou ces traits. Et étant donné que dans les textes safaitiques, ils sont souvent accompagnés d'un dessin du soleil, il est probable qu'il symbolisent un acte en rapport avec le culte du soleil ¹⁾.

Puisque nous trouvons cette même pratique chez les Arabes safaitiques, nous pouvons en conclure que cette pratique constitue bien un élément de culte arabe. Et par conséquent, le temple de Deir 'Alla a dû être un temple arabe où l'on vénérât les dieux arabes suivant une pratique que les Safaïtes, plus tard, au moins partiellement, ont maintenu. Ce temple est alors le plus ancien temple arabe que nous connaissons, puisqu'il date de 1200 avant notre ère.

IX. CONCLUSION

Les tribus qui fréquentaient ce temple savaient écrire et posaient leurs tablettes votives dans le sanctuaire comme on le faisait en Assyrie et à Ras Shamra. Leur écriture présente un stade d'évolution entre l'alphabet protosinaïtique et les alphabets arabes du nord. Nous sommes donc en présence du plus ancien alphabet arabe qui nous montre clairement comment l'évolution du protosinaïtique a abouti aux formes des alphabets arabes du nord. Combien de temps a-t-il fallu pour la formation de la lettre arabe telle que nous la connaissons dans le nord et le sud? On ne le sait pas, mais on conçoit fort bien que cela a dû dépendre en grande partie du niveau de culture des tribus ou des villes. Nous avons daté le plus ancien alphabet thamoudéen du 8ème siècle avant notre ère, ainsi que le dédanite ²⁾. Au lihyanite et au minéen nous avons assigné la date du 6ème s. ³⁾. Mais on peut se demander maintenant si ces dates ne sont pas trop basses. Et cette remarque vaut surtout pour le thamoudéen primitif et le dédanite, étant donné qu'on trouve dans quelques unes de ces inscriptions certains signes caractéristiques de l'alphabet de Deir 'Alla comme par exemple le *ḏ*, le *ʿ* et le *h*. Sans doute, ni, l'alphabet thamoudéen primitif ni l'écriture dédanite ne semblent être contemporains de l'alphabet de Deir 'Alla, car leurs lettres sont déjà

¹⁾ Cf. LITTMANN, *Syr.* les numéros 60; 461; 750; 1268 et DE VOGUÉ les numéros 7 et 327.

²⁾ Voir notre ouvrage *Les inscriptions dédanites*, Beyrouth, 1962, p. 29-48.

³⁾ Voir notre article „Lih. Jsa. 269 et la chronologie lihyanite”, dans *Al Mashriq*, 1962, p. 355.

parvenues au style géométral. GLASER et HOMMEL ¹⁾ ont fait commencer la civilisation minéenne au 13ème s. avant notre ère. Les spécialistes, à l'exception de M. RATHJENS ²⁾, n'admettent plus cette haute date. Le sabéen est daté du 8ème s. par MLAKER ³⁾. On sait que JAMME et ALBRIGHT sont actuellement les plus grand défenseurs de cette chronologie. BEESTON ⁴⁾ a été le premier à abaisser cette date jusqu'au 6ème s. Il est suivi par J. PIRENNE ⁵⁾ qui date les plus anciennes inscriptions sabéennes du début du 5ème s., date que J. RYCKMANS réduit encore d'un siècle ⁶⁾. Mais voici qu'une autre tendance commence à ce manifester. D'après le professeur LUNDIN de Lénigrad, les plus anciennes inscriptions sabéennes dateraient de 1050 avant notre ère ⁷⁾. La „bataille de la chronologie arabe pré-islamique” ne finira pas de si tôt, car, comme nous l'avons déjà dit en 1958 à propos des systèmes chronologiques de MLAKER et de PIRENNE ⁸⁾, tous les systèmes proposés jusqu'à présent présentent des difficultés sérieuses. Mais ce qui est sûr maintenant, c'est que les Arabes du Nord se servaient déjà couramment de l'écriture en 1200 avant J.C. Les hautes dates avancées par les différents auteurs n'appartiennent donc plus à l'impossible.

ABRÉVIATIONS

acc.	accadien
BASOR	<i>Bulletin of the American Schools of Oriental Research</i>
BiOR	<i>Bibliotheca Orientalis</i>
BSOAS	<i>Bulletin of the School of Oriental and African Studies</i>
CIH	<i>Corpus inscriptionum semiticarum</i> , vol. IV
CIS	<i>Corpus inscriptionum semiticarum</i> , vol. I
Csaf.	<i>Corpus inscriptionum semiticarum</i> , vol. V.
FRIEDRICH, <i>Gramm.</i>	J. FRIEDRICH, <i>Phönizisch-Punische Grammatik</i> , Rome, 1951
hébr.	hébreu
HU	textes thamoudéens de HUBER, repris dans <i>Intham</i> .

¹⁾ Cf. HOMMEL dans *Handbuch der altarabischen Altertumskunde*, de NIELSEN, Kopenhagen, 1927, vol. I, p. 67.

²⁾ C. RATHJENS, *Sabaeica*, Hambourg, 1955, vol. II, p. 25.

³⁾ K. MLAKER, *Hierodulenlisten von Ma'in nebst Untersuchungen zur altsüdarabische Rechtsgeschichte und Chronologie*, Leipzig, 1943, p. 77.

⁴⁾ A. F. L. BEESTON, „Problems of Sabaeon Chronology”, dans *BSOAS*, XVI (1954), p. 27-56.

⁵⁾ J. PIRENNE, *Paléographie des inscriptions sud-arabes, Tome I, Des origines jusqu'à l'époque himyarite*, Brussel, 1956.

⁶⁾ J. RYCKMANS, *La chronologie des rois de Saba et Dû-Raydân*, Istanbul, 1964, p. 29.

⁷⁾ A. G. LUNDIN, *Eponymat sabéen et chronologie sabéenne*, Moscou, 1963, p. 8.

⁸⁾ Cf. notre article, „A propos d'une nouvelle chronologie sud-arabe”, dans *Al Mashriq*, 1959, p. 391.

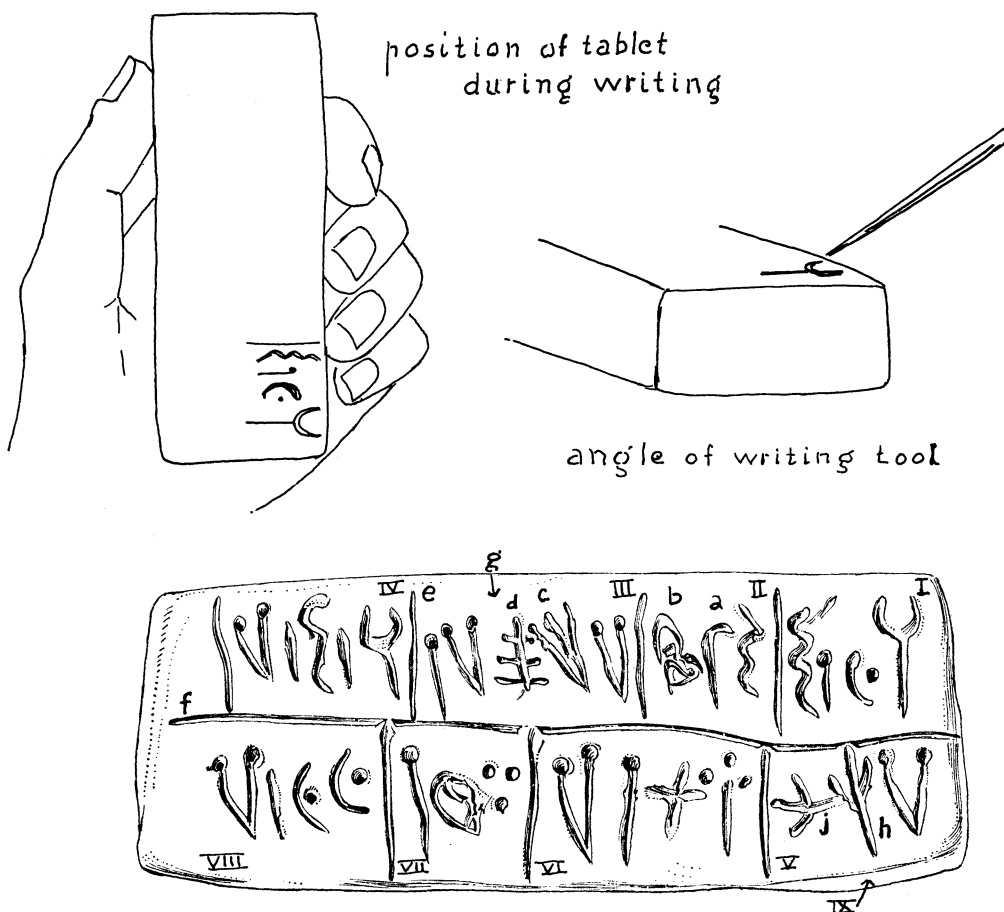
<i>Intham.</i>	A. VAN DEN BRANDEN, <i>Les inscriptions thamoudéennes</i> , Louvain, 1950.
<i>Jsa.</i>	inscriptions de Jaussen-Savignac, reprises dans <i>Intham.</i>
<i>lih.</i>	lihyanite
<i>LITTMANN, Syr.</i>	E. LITTMANN, <i>Syria, Publications of the Princeton University Archaeological Expedition to Syria in 1904-05 and 1909. Division IV, Semitic Inscriptions, Section C, Safaitic Inscriptions</i> , Leyden, 1943.
<i>n. pr.</i>	nom propre
<i>Ph.</i>	textes thamoudéens de PHILBY, édités dans A. VAN DEN BRANDEN, <i>Les textes thamoudéens de Philby</i> , 2 vol., Louvain, 1956
<i>RES</i>	<i>Répertoire d'épigraphie sémitique</i>
<i>RNP</i>	G. RYCKMANS, <i>Les noms propres sud-sémitiques</i> , Tome I, Louvain, 1934
<i>sab.</i>	sabéen
<i>saf.</i>	safaitique
<i>tham.</i>	thamoudéen
<i>ug.</i>	ugaritique
<i>Voc.</i>	Gouvernement général d'Algérie, <i>Vocabulaire destiné à fixer la transcription en français des noms des indigènes</i> , Alger, 1891
<i>V.T.</i>	<i>Vetus Testamentum</i>
<i>WINNETT, A study</i>	F. V. WINNETT, <i>A Study of the Lihyanite and Thamudic Inscriptions</i> , Toronto 1937.

A NOTE ON HOW THE DEIR 'ALLA TABLETS WERE WRITTEN

Having been notified by Prof. DE BOER that an attempt has already been made by Dr. A. VAN DEN BRANDEN to decipher these tablets, I feel obliged to apologise for not publishing my reasons for thinking that the tablets are the right way up as printed. I hasten to correct this omission which ought to have appeared in my annual report in *V.T.*, as some observations are involved which can hardly be made from the reproductions, yet are clearly visible both on the tablets and on the original prints of the photographs.

I refer here to the drawing published in *V.T.* vol. xiv, p. 178 and Pl. I. Fortunately this tablet is deeply incised so that a number of observations can be made. Some of the dots are about half a cm. deep. It is clear from the direction at which all the dots penetrate into the clay, and from various letters, that the (bone?) tool was held obliquely at a right angle to the long axis of the tablet by the scribe. Dots and lines were made with the same pointed tool. I have been able to check these facts by making dummy tablets and using a smoothly burnt match to cut the letters. Assuming that the scribe was right handed, the tablet was held vertically in the left hand with the left hand side

of the tablet (as published) pointing away from the writer. Anyone who has seen Arab clerks filling in large ledgers will not be surprised at this vertical position.



The following observations support this:

1. Part of the groove of letter a) was pushed in when letter b) was made: a) was written before b).
2. The top of the left arm of c) was damaged when the top cross bar of d) was made: c) was written before d).
3. The lower end of e), the word divider, was cut away by the long line f) and closed. The incision marking the lower end of e) is still visible across f): e) was made before f).

4. g), noted by Dr. VAN DEN BRANDEN as a dot, is not a dot but a blister caused by a burnt out impurity of the clay, and therefore was not drawn.
5. Each word divider in the lower register cuts into line f): they were made after f).
6. h) too pushes up into f) and is therefore later.
7. The horizontal stroke of j) has pushed into the lower part of the extreme left arm of h) and almost closed the groove.
8. The word on the side of Tablet 1440 is, as Dr. VAN DEN BRANDEN takes it to be, the last word of the inscription. But it would seem more likely that the word order would run from i-viii (reading from right to left) and then by tipping the tablet away from the reader continue on the *right* with ix. This is more probable than tipping the tablet towards the reader in order to find the last word above the rest of the inscription on the *left*, as must be done if the tablet is to be read the other way up.

As far as the other tablets are concerned, No. 1441 presents similar problems if read the other way up. The broad surface of the tablet has been destroyed on one side. The other side remains but was not used for writing on. Either the inscription is complete as it stands—but then why was the narrow side used and not the broad?—or the part that was on the wide surface is lost. If we read this tablet the other way up it means that the writing would have been on the under surface rather than on the upper: a not impossible position, but surely an unlikely one.

Conclusions: Writing started in the top right hand corner of No. 1440 as published. This therefore is the first word, and so if we read the tablet the other way up one is forced to conclude that the scribe had the habit of writing the last letter of a word first and the first last. I cannot accept this as likely. However I agree entirely with Dr. VAN DEN BRANDEN that a solution has to be looked for in early Arabic inscriptions.

Leiden

H. J. FRANKEN